

Bibliothèque numérique

medic@

**Levinstein, Edouard. La
morphinomanie**

Paris : G. Masson, 1878.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?43541>

43541

LA

MORPHIOMANIE

MONOGRAPHIE

BASÉE SUR DES OBSERVATIONS PERSONNELLES

20.9.21

PAR

LE D^r ÉDOUARD LEVINSTEIN

MÉDECIN EN CHEF DE LA MAISON DE SANTÉ A SCHÖNEBERG-BERLIN



PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADEMIE DE MÉDECINE

Boulevard Saint-Germain, en face de l'École de Médecine

M DCCCLXXVIII

LA

MORPHIOMANIE

Il y a dix ans à peine que les injections de morphine étaient très-rares en Allemagne. La technique commode de la méthode de Pravaz, son action prompte et merveilleuse contre la douleur, le repos qu'elle procura aux blessés et aux malades pendant la guerre de 1866, lui ouvrirent facilement les portes de l'Allemagne. Le cercle de ses indications fut élargi de jour en jour sans discernement. On employa bientôt la méthode stupéfiante contre toute sensation anormale, qu'elle fût d'origine névropathique ou inflammatoire ; aussi ce nouveau traitement fit tort au traitement rationnel. Les malades se trouvaient bien en apparence au milieu de leur ivresse morphinique, mais sous celle-ci disparut l'essence de la maladie, le diagnostic.

Les coryphées de la science ne méconnurent pas le danger de ce culte ; aussi firent-ils leurs efforts pour le

conjurer soit dans leurs leçons cliniques, soit dans leurs cours officiels ; mais ce fut en vain.

L'enthousiasme qui s'était emparé du public à la vue des effets étonnans de ce médicament, ne fit qu'augmenter, et, quand on s'aperçut qu'il anéantissait aussi la douleur psychique, on l'arracha aux médecins, entre les mains desquels seuls il aurait été une bénédiction pour l'humanité.

C'est de ce moment que date l'histoire de la maladie que je me propose de décrire dans ces pages et que j'ai appelée morphiomanie (*Morphiumsucht*).

On peut discuter sur les mots et on a proposé, de différentes parts, pour cette maladie, les noms de morphinisme, de délire de morphine et de morphiopathie. Ces trois dénominations ne correspondent pas au tableau que j'ai fait de cette maladie. Un individu qui a fait usage pendant quelques mois des injections de morphine contre une maladie aiguë, douloureuse, peut présenter les phénomènes du morphinisme, c'est-à-dire les symptômes spécifiques de l'empoisonnement morphinique, mais il n'est pas atteint pour cela de la morphiomanie, si, après la disparition de la maladie qui a nécessité l'emploi de la morphine, il ne sent plus le besoin des injections morphinées.

De même un individu peut être atteint depuis des années de la morphiomanie, sans présenter les phénomènes du morphinisme.

D'après ce principe, la dénomination de morphiopathie n'est pas plus acceptable, et encore moins celle de délire de morphine dans le cas où l'on voudrait caractériser par ce nom la morphiomanie comme trouble psychique, attendu

que celui-ci n'en est qu'un symptôme qui après la privation de morphine, peut se présenter ou manquer, sans pour cela changer le tableau de la maladie. D'après ceci morphomanie signifie *la passion qu'a un individu de se servir de morphine comme excitant ou comme aliment, et l'état pathologique qui résulte de l'usage abusif de ce médicament.*

Il faut exclure de la morphomanie les cas dans lesquels l'usage de la morphine est exigé par certaines indications médicales. Ces indications médicales s'opposent à l'accoutumance, attendu qu'elles mettent un terme aux injections, lorsque les états pathologiques qui les exigeaient ont disparu. Ces injections ne prennent fin que lorsque le médecin s'est réservé le soin de les faire lui-même, mais jamais lorsque c'est le malade qui en a été chargé pour une raison quelconque. Presque tout sujet convalescent d'une maladie douloureuse et accompagnée d'insomnie, devient anxieux et hypochondriaque; il ne s'occupe presque que de son corps, et il considère comme insupportable et dangereux le moindre petit phénomène qui se passe en lui et qui aurait échappé à un homme bien portant. Or s'il a constamment sous la main un médicament tel que les injections de morphine, qui lui a déjà rendu de grands services, il l'emploiera aussitôt qu'il redoutera l'approche d'une douleur ou qu'il croira passer une nuit sans sommeil. De là résulte l'accoutumance à la morphine, son apparent besoin impérieux et finalement la morphomanie.

Les auteurs et les fauteurs de cette maladie ce furent les médecins qui enseignèrent aux malades à se faire des

injections de morphine pour des maladies plus ou moins douloureuses et longues. Ce n'est pas un reproche que l'on fait ici; ils agissaient de bonne foi, ils pensaient être utiles aux malades et personne ne connaissait le danger. Les autres propagateurs furent les morphiomanes qui s'efforçaient de répandre un médicament dont ils ne connaissaient que l'effet euphoristique.

L'injection morphinée ne combat pas seulement l'insomnie et la douleur, mais elle opère en même temps une transformation de l'homme tout entier. Elle donne naissance à des sensations de volupté qui n'ont d'analogues que dans l'excitation alcoolique. L'humeur change : l'homme affligé s'égaye après l'injection morphinée ; le débile y puise des forces, l'énervé y puise de l'énergie ; le silencieux devient loquace, le timide devient hardi ; la conscience de la force et de la capacité se trouve accrue. Mais aussitôt que la morphine a été éliminée du corps, une profonde dépression succède à cette euphorie, en proportion inverse de la surexcitation primitive.

Le médicament stupéfiant devient bientôt indispensable à ceux qui se font eux-mêmes les injections sous-cutanées, car par son usage ils peuvent faire disparaître tout malaise psychique ou somatique. Ils se cramponnent à la morphine comme le buveur à sa bouteille. Elle sert à étouffer leur mauvaise humeur, leurs chagrins domestiques et leurs ennuis professionnels. Ils réassurent leurs membres tremblants avec la morphine, comme fait l'alcoolique avec la goutte du matin. Mais quand l'action de la morphine a passé et que le découragement qui la suit, ajouté aux malaises physiques, semblables aux souf-

frances de l'alcoolique, leur fait voir leur triste situation, leur état désolé, leur vie misérable au point de vue moral et physique, une nouvelle dose de poison leur sert à chasser leur misère qu'ils doivent en partie à eux-mêmes.

Mais les intervalles dans lesquels ils peuvent vivre d'une vie humaine, sans morphine, deviennent de plus en plus courts; leur désir de morphine devient de plus en plus violent, le cercle vicieux se resserre de plus en plus sur eux-mêmes, jusqu'au moment où ils sont broyés par lui, sans résistance.

La passion de la morphine a, sous le rapport somatique, bien des symptômes communs avec la passion de la boisson; la ressemblance des deux maladies s'étend jusqu'au délire que nous décrirons plus tard. Dans les deux maladies, les processus inflammatoires des poumons, du tube digestif, etc., suivent une marche également grave. Elles se distinguent pourtant l'une de l'autre, en ce que la passion de la morphine fait ses victimes surtout dans les classes de la société les plus éclairées et les plus élevées, qu'elle n'amène pas les dégénérescences graisseuse et amyloïde, et qu'on ne voit pas apparaître des troubles psychiques pendant l'action toxique, à part la variabilité d'humeur.

On trouve en outre un point de parenté de plus entre la passion de la morphine et celle de la boisson, en ce que les personnes des deux sexes adonnées à la morphine, se livrent souvent aussi à la boisson. Un certain nombre de morphiomanes prend de l'alcool pour se tenir en éveil, lorsque l'action de la morphine commence à baisser. Une autre partie prétend qu'elle a recours aux

boissons alcooliques parce qu'alors elle sent moins le besoin de la morphine ; enfin une troisième partie use de l'alcool pour essayer de se déshabiter totalement de la morphine, tentative qui échoue constamment. Ceux mêmes qui sont guéris de la passion de la morphine ont un grand penchant pour l'alcool, quand ils n'en ont pas un pressant besoin. Ils en boivent souvent des quantités excessives et quand ils s'aperçoivent que cette nouvelle passion est encore plus dangereuse pour leur position sociale que celle de la morphine, ils cherchent à s'en déshabiter, et cela au moyen des injections de morphine. Ils reviennent ainsi à leur première maladie.

Laehr (1) et Fiedler (2) qui, les premiers, attirèrent l'attention des médecins sur l'abus des injections de morphine, et qui démontrèrent par une série d'observations caractéristiques, le sérieux danger de cet abus, classaient la morphiomanie parmi les psychoses.

Je ne me range pas à cette manière de voir. Tout individu, qu'il soit fortement ou chétivement organisé, est disposé à la passion de la morphine, quand il s'est habitué, pour une cause pathologique quelconque, aux injections de morphine et qu'il les a à sa libre disposition.

C'est pour cela que la passion de se faire des injections de morphine, ne peut se ranger que dans la catégorie des

(1) Laehr, Ueber Missbrauch mit Morphiun-Injectionen. *Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie*, 1872, Heft 3.

(2) Fiedler, Ueber den Missbrauch der Morphiun-Injectionen. *Zeitschrift für prakt. Medicin*, 1874, N° 27 und 28 ; und *Jahresber. der Gesellschaft für Natur. und Heilkunde*, Dresden, 1876, p. 185.

autres passions humaines, telles que la passion de fumer, les passions du jeu, du gain, des femmes, etc. Que les sujets nerveux, maladifs et sans réaction montrent un certain penchant pour les injections morphinées, dès qu'ils en ont appris l'action, c'est ce qu'on doit attribuer à la nature de leur constitution, mais non à une prédisposition particulière.

En ayant égard à l'excitation qui est la suite de l'usage prolongé de la morphine, on serait facilement tenté de classer la passion de la morphine parmi les psychoses par intoxication (1) des empoisonnements chroniques de l'alcool, du plomb (2), de l'arsenic et de l'oxyde de carbone.

Mais ces psychoses se distinguent de la morphiomanie en ce qu'elles sont l'expression d'altérations physiques et chimiques du système nerveux central, tandis que la morphine ne provoque que des troubles fonctionnels, et en ce que les désordres physiques consécutifs aux empoisonnements par l'alcool, le plomb, l'arsenic et l'oxyde de carbone persistent pendant des mois et des années, tandis que ceux qui sont produits par la morphine cessent au bout de quelques heures. Enfin la morphiomanie se distingue des troubles psychiques réels parce que ces derniers, comme dans les psychoses toxiques, une fois la maladie déclarée, ne se laissent ni arrêter ni modifier dans leur cours régulier et leur développement habituel, bien qu'on fasse disparaître toutes les lésions et toutes les causes qui ont déterminé la maladie psychique.

(1) Voir Boehm, Intoxication durch Alkohol (*Ziemssen Patholog. und Therapie*. Bd. XV, pag. 412).

(2) Naunyn, Vergiftung durch Schwere Metalle und ihre Salze. *Ibid.*, p. 278.

Une mère qui tombe dans une profonde mélancolie en apprenant que son fils est mort sur un champ de bataille, et qui est pour cela placée dans un établissement d'aliénés, ne guérit pas quand on lui fait savoir que la triste nouvelle était fausse.

Un négociant tombé dans une mélancolie noire par la baisse soudaine de ses valeurs, ne marche pas plus vite vers la guérison, quand on cherche à le convaincre de la hausse de ses valeurs par la lecture du cours de la Bourse. Pour pouvoir considérer la passion de la morphine comme un trouble de l'âme, il faudrait surtout et avant tout fournir la preuve que les sujets qui en sont atteints sont des hommes frappés dans leur sphère intellectuelle et sensorielle.

Cependant, il n'en est pas ainsi. Quant à moi, je connais toute une série de personnes qui sont morphiomanes à un haut degré et qui non-seulement se trouvent en pleine possession de leur vigueur intellectuelle, mais qui brillaient ou qui brillent encore comme des astres resplendissants sur l'horizon scientifique. Des hommes d'État, des hommes de guerre, des artistes, des médecins, des chirurgiens, des personnes de grande notoriété sont les esclaves de cette passion, et leur activité n'en est nullement entravée.

Au milieu de tant de personnalités importantes j'en ai surtout une en vue, qui jusqu'au dernier instant de sa vie a attiré sur elle l'admiration de tout le public scientifique.

Il est vrai que tous ces personnages avaient besoin ou ont besoin, pour remplir leur emploi ou exercer leur profession, de la morphine, comme nervin, afin de se maintenir dans un équilibre instable.

Or, peut-on considérer comme malade d'esprit quelqu'un dans l'existence duquel il n'a pas été possible d'observer, je ne dirai pas pendant une seule heure, mais même pendant quelques minutes, la moindre altération, soit de l'intelligence, soit du caractère, quelqu'un qui cultive son art, qui remplit ses fonctions sous l'œil de son pays, de ses concitoyens, de sa famille, et qui prend part autant que qui que ce soit à tout ce qui réjouit le cœur de l'homme!

Les désordres qui se manifestent, avec le temps, par suite de l'emploi de la morphine, l'insomnie et les autres phénomènes de réaction d'un système nerveux longtemps surexcité, ne font qu'indiquer l'épuisement de ce système, c'est-à-dire une névrose. Même les états d'angoisse, observés dans le *delirium tremens chronique*, et, apparaissant le plus souvent à la suppression de la dose régulière de morphine à laquelle un sujet était habitué, même ces états ne peuvent être considérés que comme des troubles de l'innervation, et non comme un trouble psychique. Ils ont leur analogue dans les états d'angoisse qui se rencontrent dans certaines maladies du cœur, des vaisseaux et des organes respiratoires.

Si donc il est prouvé que la passion de la morphine n'est pas une psychose, on comprendra facilement qu'il est entièrement inutile de discuter à quelle forme d'aliénation elle appartient, et il faut complètement rejeter les comparaisons qu'on a faites de cette maladie avec la paralysie cérébrale, puisque le symptôme essentiel de cette dernière maladie, je veux dire la démence, manque entièrement.

On ne doit pas considérer comme aliénation, l'incapacité de se défaire de l'usage de la morphine, ainsi que l'indiffé-

rence et l'obtusion qui se manifestent sous l'influence de la morphine. Si nous acceptons cette manière de voir, nous nous mettrions dans la nécessité de déclarer malade d'esprit tout individu qui a une passion quelconque ou qui est obligé, pour une maladie quelle qu'elle soit, de prendre un narcotique ou un excitant, dont l'effet abat ou excite ses facultés.

La passion de la morphine, en soi, ne peut avoir aucune importance au point de vue médico-légal. Il en est tout autrement d'un phénomène qui se produit à la suppression de la morphine, je veux parler du *delirium tremens aigu de la morphiomanie*, qui doit être, ainsi que l'alcoolisme aigu, considéré comme un trouble de l'esprit, attendu que les sujets qui en sont affectés « *se trouvent dans un état de trouble pathologique de leur activité intellectuelle, lequel exclut toute détermination volontaire.* »

Il est à noter que l'absence de *delirium tremens* n'est pas une preuve de l'absence de *morphiomanie*. Il existe des individus qui, sans être atteints de *delirium tremens*, sont tout à fait *morphiomanes*. Il existe également des individus qui, ayant subi une *morphiomanie* aiguë, ne sont pas atteints de *delirium tremens*. Il existe également des individus qui, ayant subi une *morphiomanie* aiguë, sont atteints de *delirium tremens*, mais qui ne sont pas atteints de *morphiomanie*. Il existe également des individus qui, ayant subi une *morphiomanie* aiguë, sont atteints de *delirium tremens*, et qui sont également atteints de *morphiomanie*.

On ne s'est pas proposé dans cet ouvrage de traiter de l'importance que la morphine a acquise depuis sa découverte et son introduction dans la thérapeutique. On ne s'est pas donné davantage pour but de rechercher la raison qui ne fit apprécier en Allemagne les avantages de la méthode des injections que six ans après sa découverte par Wood en Angleterre et alors qu'elle était en France adoptée avec faveur.

Le cadre de cet ouvrage est plus circonscrit : Son but est d'exposer d'une façon claire les désordres produits dans l'organisme humain par l'usage prolongé des injections de morphine; de montrer quel danger cette pratique fait courir à la société, et de déterminer les moyens de mettre un terme à cet abus.

E. L.

Schöneberg-Berlin, janvier 1877.

TABLE

	Pages.
Introduction. Définition du mot de <i>morphiomanie</i> . Analogie de la morphiomanie avec l'ivrognerie. La morphiomanie est-elle une altération de l'intelligence? Son importance au point de vue médico-légal.....	1
Symptomatologie de la morphiomanie. Symptômes de l'intoxication morphinique chronique.....	11
Phénomènes de l'abstinence de la morphine. Observations. Expériences sur les animaux. Leurs résultats	14
Collapsus. Observations.....	46
Delirium tremens de la morphiomanie. Observations.....	59
Fièvre intermittente de la morphiomanie. Observations.....	73
L'aménorrhée de la morphiomanie. Observations. Expériences sur les animaux. Action de la morphine sur la gravidité.....	81
L'albuminurie de la morphiomanie. L'impuissance de la morphiomanie. Observations. Recherches sur les animaux. Observations physiologiques	93
Intoxication morphinique aiguë. Diabète consécutif aux doses toxiques de morphine. Importance médico-légale du diabète morphinique	121
Marche.....	129
Pronostic	130
Thérapeutique. La morphine démontrée dans l'urine	131
Prophylaxie. Déterminations légales. Projets de mesures prohibitives.....	146